Document généré le 24 avr. 2024 11:16

Jeu
Revue de théâtre

« La Mort des rois. Jean Sans Terre et sa mère Aliénor d'Aquitaine »

Pierre Popovic

Numéro 68, 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29287ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1993). Compte rendu de [« La Mort des rois. Jean Sans Terre et sa mère Aliénor d'Aquitaine »]. *Jeu*, (68), 197–199.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

me d'expressions et de mimiques nuancées compensent l'absence obligée de mouvements, le maquillage étant d'ailleurs plus discret qu'il n'est courant chez les acteurs de théâtre; on aurait cru se trouver devant le petit écran mais avec des acteurs en chair et en os, autre expérience impossible dans les salles traditionnelles. Je crois que le mérite de Joseph Saint-Gelais aura été d'avoir su jusqu'où on pouvait aller trop loin avec le théâtre à domicile, et d'en avoir transformé les contraintes en tremplin.

Alexandre Lazaridès

«La Mort des rois. Jean Sans Terre et sa mère Aliénor d'Aquitaine»

Texte de Robert Claing. Mise en scène : Jean Asselin; décor, costumes et maquillages : Yvan Gaudin; adaptation musicale : Silvy Grenier. Avec Francine Alepin (Mime), Benoît Dagenais (Jean Sans Terre), Françoise Faucher (Aliénor d'Aquitaine), Silvy Grenier (Musique et chant) et Jacques Le Blanc (Mime). Production d'Omnibus, présentée à l'Espace Libre du 7 au 25 septembre 1993.

Bal tragique en Aquitaine : deux morts! Dans le programme du spectacle, Robert Claing, l'auteur du texte, se demande pourquoi il ne lui est «resté de Shakespeare [il s'est inspiré d'une pièce de ce dernier : *le Roi Jean*] que les personnages du fils et de sa mère, Jean Sans Terre et Aliénor d'Aquitaine». Il est déplorable qu'il faille prendre ces mots à la lettre. Car il n'est effectivement demeuré que cela : deux noms, et un peu moins que deux personnages. Tout ce qui, chez Shakespeare, respire et inspire le tragique, respire et inspire le théâtre, est passé par la fenêtre. Le nouveau texte créé parvient-il, par cette oxydo-réduction radicale, à faire vivre, entendre, donner, voir autre chose? les nuances des eaux troubles d'un roman familial? une double rencontre complexe de la mort? un dialogue difficile avec l'Histoire? On le prétend, mais le résultat est loin du compte : abondance des clichés (l'inversion brute d'un cliché étant évidemment le cliché par excellence), confusion régulière entre le naturel et le trivial, statisme des psychologies, monotonie du déroulement et paresse de la pensée (ou conception trop rapide d'un texte à partir d'une idée intéressante, qui aurait demandé du temps pour se ramifier et mûrir, je ne sais trop) sont ici constants. À certains moments, le monologue d'Aliénor semble tiré d'une tribune téléphonique de radio, où la célèbre reine occitane se confierait capiteusement en répondant à des questions du genre : faites-vous partie du *vrai monde?* les gens riches et célèbres jouissent-ils comme tout le monde? à quatre-vingt-deux ans, éprouvez-vous encore du désir sexuel? Et à Jean Sans Terre : n'est-ce pas trop dur d'être le fils de quelqu'un de célèbre? votre père était dégénéré, n'est-ce pas? pourquoi êtes-vous devenu alcoolique? il paraît que la sexualité de votre frère était... particulière, est-ce vrai? Tout ce qui est retenu de la sollicitation de l'Histoire est ainsi de l'ordre du fait divers, d'un vague sensationnalisme qui se pique d'autant plus de croire qu'il est proche d'une «vérité vraie» qu'il saupoudre du fantasme de «série B» sur des textes et une musique d'époque. Non, vraiment, il n'y avait pas grand-chose à tirer de cette mélodramatisation de la petite-fille de Guillaume d'Aquitaine.

Françoise Faucher et Benoît Dagenais font des efforts pourtant, et ils paraissent tantôt louables, tantôt pathétiques. La première, dans le rôle d'Aliénor d'Aquitaine, juchée côté cour sur un trône immense d'où elle surplombe son fils, réussit à trouver quelques accents touchants en dépit d'une certaine grandiloquence. Le second, en équilibre instable sur les cinquante centimètres carrés qui lui sont alloués devant son trône délabré, joue le sordide par le rictus, la psychose par la crispation des doigts, le désespoir par la contorsion et l'éthylisme avancé par la moiteur; on y croit de temps à autre, au détour d'un paragraphe qui essouffle, mais en tout cas jamais de façon régulière et surtout pas lorsqu'il se verse ostensiblement à boire ou lorsqu'il répète (gueule serait plus juste) à n'en pas finir : «Race de dégénérés!» Leurs deux monologues se déroulent parallèlement et alternativement, mais sont entrecoupés de séquences mimées qui ont lieu au centre du plateau, sur la toile de fond d'un ciel nuageux couronnant une mer d'encre : attention! métaphore! Les fragments mimés ne sont pas sans intérêt. Constitués de séquences thématiques (sur les chevaux, les relations de vassalité, les rites, les relations amoureuses), ils évoquent une époque, illustrent des comportements sociaux ou privés. Le choix du mime a du sens, puisqu'il n'est pas sans faire penser à quelque tapisserie. Francine Alepin et Jacques Le Blanc, l'une anguleuse l'autre replet, travaillent avec aisance et compétence; rien d'enthousiasmant, nulle trouvaille géniale, mais de l'ouvrage propre, parfois lassant par sa redondance, parfois stérile car son rapport aux deux monologues tonitruants laisse sceptique (mimer *la fileuse* à la suite d'une litanie vasouillarde sur le temps qui fuit — qui file — est, on s'en doute, très réchauffé). D'autres séquences, musicales celles-là, viennent s'intercaler, et elles sont ce qui sauve cette mauvaise pièce; à la musique et au chant, Silvy Grenier est remarquable, d'une voix à la fois copieuse et précise, souple à l'envi et incisive à souhait. Elle paraît, on s'éveille. Mais tout le lié de son chant ne suffit à donner quelque unité à l'ensemble, toute la variété de ses rythmes ne peut en conférer un seul à une mise en scène qui ne dépasse la simple mise en place que par une multidisciplinarité toute scolaire et deux ou trois trouvailles qui ne sont pas intégrées dans une pensée du théâtre, qui ne sont pas activées par un point de vue sur le théâtre.

La fin du supplice est sans surprise. Au double article de la mort, les deux monologues se rejoignent vaille que vaille. Terribles révélations. Jean le dit sans ambages : «Père, je te hais [...] Mère, je te hais aussi.» De l'autre côté, Aliénor ne s'en laisse pas conter : «Je ne t'aime pas.» Accoutumé aux pères absents, le théâtre québécois était au bord du gouffre depuis longtemps. Viendrait-il, en convoquant cette mère et ce fils qui se ratent sans retour, de faire un pas en avant? Ils meurent bientôt.

Le mot d'auteur cité au début de cet article se termine comme suit : «Je n'ai pu que les [les questions sur la mort, l'amour et les relations entre mère et fils suscitées par cette pièce] mettre dans la bouche de mes personnages et l'écho qu'ils me renvoient me jette dans un nouvel abîme de mélancolie.» Le problème et du texte et de la mise en scène se trouve peut-être là : la mélan-

colie n'est ici jamais pensable si elle n'est pas *abîme* de mélancolie. Aussi se demande-t-on pourquoi le public applaudit mollement à la fin de ces deux heures d'ennui. Par habitude et par respect du travail, possiblement. Mais aussi par soulagement, un peu comme le font les gens dans un avion : parce qu'ils viennent enfin d'arriver au terme d'un voyage, parce que c'est fini et qu'ils viennent enfin d'atterrir. Dans le cas de *la Mort des rois* cependant, il n'y a pas eu de décollage.

Pierre Popovic

«Marius et Fanny»

Texte de Marcel Pagnol. Mise en scène : Denise Filiatrault, assistée de Pierre Parisien. Scénographie : André Barbe; éclairages : Claude Accolas; costumes : François Barbeau; musique originale : François Sasseville. Avec Yvan Benoît (le facteur, le marin, le chauffeur), Francis Bergonzat (Piquoiseau), Georges Carrère (Escartefigue), François Cartier (Panisse), Marcel Girard (Monsieur Brun), Roger Joubert (César), Macha Limonchik (Fanny), Jean Petitclerc (Marius), Arlette Sanders (Honorine) et Lénie Scoffié (Claudine). Spectacle des Productions Rozon, présenté au Théâtre Saint-Denis 2, dans le cadre du Festival Bell juste pour rire, du 13 juillet au 2 octobre 1993.

Une fête d'acteurs

Le seul nom de Pagnol évoque le Midi, l'odeur de la mer, l'accent rieur de ses personnages roublards ou naïfs, types quotidiens dont la force dramatique assure à la comédie une place de choix dans le répertoire contemporain. Le théâtre dit «d'été» peut y puiser des perles. Denise Filiatrault l'a compris, celle-là même qui l'année dernière nous offrait un Molière tout simplement délectable et qui, cette année encore, contribuait à répandre la bonne nouvelle : sous le soleil d'un été oh! combien attendu, elle réunissait amoureusement Marius et Fanny, tirés de la célèbre trilogie de Pagnol.

Dans le Vieux-Port de Marseille, Marius travaille au café tenu par son père. Il vit là depuis toujours, entouré de figures familières dont le quotidien suffit à alimenter un certain bonheur de vivre. Dans cette ville portuaire, la vie s'écoule au gré des conversations animées, chacun prenant plaisir à jouer son propre rôle dans un monde où l'ailleurs est un conte qui n'a nul besoin d'être investi au-delà de son caractère anecdotique. Plus sensible à l'appel de la mer, Marius désire s'y engager et prépare secrètement son départ. L'amour passionné que lui porte la jeune Fanny le fera hésiter quelque temps entre le rêve qu'il caresse depuis toujours et les promesses de bonheur que lui réserve la vie auprès de celle qu'il aime. Il partira tout de même, sans savoir qu'il laisse Fanny dans un état qu'elle se verra contrainte de légitimer en épousant le vieux Panisse, homme bon et tendre dont le soutien et l'affection éveillent en elle plus de gratitude que d'amour véritable.

Une histoire toute simple donc, presque banale. De ces histoires qui, racontées dans la langue de Pagnol, font rire, sourire et pleurer, tant la vie y est présente. La force de Pagnol, en fait, c'est d'abord la beauté de ses personnages, cette façon qu'il a de nous faire comprendre qu'ils existaient déjà avant d'avoir été écrits et que l'écriture n'est encore qu'un moyen de les faire voyager. De même, la réussite de *Marius et Fanny* devait beaucoup au choix de ses interprètes. Denise Filiatrault a eu la bonne idée, en effet, de réunir des acteurs pour qui jouer Pagnol était une sorte de retour aux sources et qui donnaient le ton aux comédiens qui ne disposaient pas des mêmes références. Le résultat était une